

JEAN MARIE TASSEL

Le sans scrupules

« Le triomphe de la pulsion de mort »
ou « L'éclair de l'instant mû en impitoyable illusion. »

La psychanalyse en tant que «
*théorie de l'inconscient psychique...peut
devenir indispensable à toutes les sciences
qui s'occupent de la genèse de la
civilisation humaine et de ses grandes
institutions, tels l'art, la religion et l'ordre
social.*¹ »

Au fil des écrits de Freud, il est remarquable que son travail ait été soutenu par l'art, la littérature, la religion, l'histoire, ou la mythologie. Pourtant, à ne pas ignorer la politique de son temps, Freud ne la mentionna pas directement.

Ses correspondances à Martha en 1885 pour dire de Paris ses craintes du « *peuple des épidémies psychiques [et] des convulsions historiques de masse* » ou celles sur la barbarie nationale-socialiste et la première guerre mondiale ; toutes comme celles à Fliess, de février 1898, sur « L'Affaire Dreyfus »², sont autant de jalons et d'effractions qui nourrirent à la fois des doutes et de vives critiques à l'encontre de ses écrits dans lesquels il s'opposa résolument à toutes formes d'illusions.

Pourquoi la guerre ? Malaise dans la culture, L'avenir d'une illusion, L'Homme Moïse et la religion monothéiste, Considérations actuelles sur la guerre et la mort viennent cerner ce qui du malaise reste impossible ou ce que de la violence et de l'agressivité marquent un au-delà inanalysable et irréductible. Aussi, dira-t-il de la guerre alors personnifiée, qu'« *en proie à une rage aveugle, elle renverse tout ce qui lui barre la route, comme si après elle il ne devait y avoir pour les hommes ni avenir ni paix.* »³

Mais, retenons *Psychologie des masses et analyse du moi* (1921), qui par son titre illustre que l'objet politique préoccupa Freud et qu'il ne pouvait ignorer le principe de réalité dans un temps de conceptualisation de la pulsion de mort. Freud constate alors par ses travaux l'échec des dispositifs de la famille, de l'état, de la société, tous trois organisés pourtant dans le but d'éviter le malaise.

Nous le remarquons à propos des événements qui nous sont contemporains, les semblants se

¹ S. Freud, *La question de l'analyse profane* (1926), In., Œuvres complètes XVIII, Ed. PUF, Paris, pp.1-92.

² « Zola nous tient en haleine. Quel brave homme ! Le comportement abject des Français m'a rappelé tes réflexions, qui me furent d'abord désagréables, à propos de la décadence de la France. »

³ S. Freud, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, In., *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 13.

brisent, les illusions se fracturent et s'entrouvrent jusqu'à révéler, par le passage à l'acte, le refus de toute division (subjective), de toute contradiction. Ces passages à l'acte viennent un à un faire taire le sentiment de culpabilité, jusqu'alors retourné sur le sujet lui-même en guise d'économie de l'agressivité, qui se trouve désormais projeté sur l'autre, désignant alors l'étranger, le différent, le radicalement autre, objet d'exclusion et conditionnant son élimination. Ce retournement, sur l'axe imaginaire, « traiter en ennemis tous ceux qui restent en dehors » du sujet, ce délire que l'autre serait cet étranger, ce *pharmakos* porteur de maux favorable à la cohésion de la communauté, participent des fondations de cette communauté sur « *le narcissisme des petites différences*⁴ ». L'appel à la ségrégation « *réalise plus complètement le rêve de suprématie mondiale* ».

Freud analyse combien la cohésion et l'adhésion, comme effets de l'identification, marquent les institutions que sont l'Armée et L'Église. L'Armée et L'Église peuvent être considérées comme des mécanismes de défense contre les phénomènes de désagrégation qui les menacent toujours de l'intérieur : l'Armée n'a de cesse de résister à la panique ou à la débandade, et l'Église au sectarisme ou à l'intolérance. Or, pas même le sentiment religieux viendrait panser ce malaise et pour ce qui nous intrigue ici, le fanatisme viendrait s'y loger telle une faille redoublée dans laquelle s'abîmerait le sujet.

Désenchantement, désillusion, vanité, idéaux et nostalgie sont autant de signes que l'homme, non content d'avoir égalé dieu par la science et la technique, ne s'y trouve pas plus heureux. « *L'homme d'aujourd'hui*, nous dit Freud, *ne se sent pas heureux*⁵ » dans sa ressemblance avec Dieu. D'autant que « *des époques lointaines apporteront, [...] des progrès nouveaux, vraisemblablement d'une ampleur inimaginable, augmentant encore davantage la ressemblance avec Dieu* », complète-t-il.

Et pourtant, quelques-uns s'y croient à lui ressembler ou à l'être. En son nom, l'acte.

Freud relève donc « *la détresse psychique de la masse*⁶ » à n'en rien vouloir savoir du penchant « *de l'être humain au mal, à l'agressivité, à la destruction et, du coup, aussi à la cruauté*.⁷ »

Entre servitude volontaire et déni de l'agressivité, l'homme de la masse en ignore tout autant son masochisme fondamental. Freud conclura que la politique est une des figures de l'échec de la culture à apaiser le malaise.

Freud reste prudent et n'opère pas de son étude politique une psychanalyse appliquée, « *Il est dangereux*, dit-il, *de les arracher à la sphère où ils ont vu le jour et se sont développées*⁸ », mais relève de leurs rapports une analogie.

Psychanalyse et politique donc. Telle une tentative de lecture de leur rapport. Et pourtant, si nous filions l'analogie entre psychanalyse et politique, nous devrions en relever le pivot à savoir, la pratique et l'acte. À se croiser pour se distinguer, le psychanalyste et l'homme politique ne bondissent qu'une fois à savoir saisir le moment opportun.⁹ Face à la question de l'éventuelle solution politique Freud lève la duperie des solutions énoncées par les prédicateurs et met en garde contre ceux qui des « *révolutionnaires les plus farouches* » et des « *dévots les plus dociles*¹⁰ » annonceraient avoir La solution.

⁴ S. Freud, *Le Malaise dans la civilisation*, Ed. Points Essais, Présentation Clothilde Leguil, 2010, p. 123

⁵ S. Freud, *Le Malaise dans la civilisation*, Ed. Points Essais, Présentation Clothilde Leguil, 2010, p. 87-88

⁶ S. Freud, *Le Malaise dans la civilisation*, Ed. Points Essais, Présentation Clothilde Leguil, 2010, p. 126

⁷ S. Freud, *Le Malaise dans la civilisation*, Ed. Points Essais, Présentation Clothilde Leguil, 2010, p. 132

⁸ S. Freud, *Le Malaise dans la civilisation*, Ed. Points Essais, Présentation Clothilde Leguil, 2010, p. 171

⁹ J. Lacan, *Le Séminaire II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, 1954-55, Paris, Seuil.

¹⁰ S. Freud, *Le Malaise dans la civilisation*, Ed. Points Essais, Présentation Clothilde Leguil, 2010, p. 172

Or, Freud énonce que « *la psychanalyse est l'art de l'interprétation.*¹¹ » Là où homme politique et psychanalyste opèrent de l'acte, à supposer avec tact et mesure, il s'agit dans le registre de l'interprétation de saisir le moment opportun à surprendre l'Autre (du langage) et en débusquer l'effet.

C'est alors que Lacan relève la question de l'inconscient et de la politique au travers de cet aphorisme relevé dans son séminaire *La logique du fantasme* : « *Je ne dis même pas la politique c'est l'inconscient, mais tout simplement l'inconscient c'est la politique.*¹² » Les dimensions du temps et du savoir sont ici convoquées.

Quel serait l'instant propice pour que l'opération ait chance de production ? Serait-ce un savoir sur le temps, sur le rythme et sa césure ? L'action politique et l'acte analytique ne peuvent se réduire à la notion de durée mais ont chance d'opérer qu'à n'être saisis d'un fragment.

Pour autant, la scansion dans la série (a)rythmique peut se colorer de violence ou de brutalité nous enseigne Freud dans « *La question de l'analyse profane* » lorsqu'il met en garde et demande « *à quoi reconnaît-on le moment opportun ?* »

« *C'est l'affaire d'un tact, répond-il, qui peut être considérablement affiné par l'expérience. Vous commettez une faute grave si, par exemple, dans votre souci d'abrégier l'analyse, vous jetez vos interprétations à la tête du patient dès que vous les avez trouvées.* »

Ici, est visée l'efficace. C'est aussi par ces relevés analogiques que nous rapportons politique et psychanalyse à s'en disjoindre fondamentalement de leurs boussoles éthiques respectives. Lacan ne dit pas la psychanalyse c'est la politique mais bien « *l'inconscient c'est la politique* » à n'en viser que l'acte et ses effets. Il s'agit là de relever l'instant de la nécessité et de la contingence par lequel le praticien intervient promptement, sans durée. Ce que sans doute l'acte marque-t-il à ouvrir un espace historique et en soit inscrit comme tel. « *Le lion ne bondit qu'une fois*¹³ » évoque Freud pour dire l'insuccès de l'indécision et marquer du bond l'avant et l'après que découpe l'acte... Il n'y a d'histoire que d'actes.

« *Si Thémistocle et Périclès ont été de grands hommes, c'est qu'ils étaient bons psychanalystes* », énonce Lacan dans son Séminaire de 1954, [de bons psychanalystes] « *à même de répondre ce qu'il faut à un événement*¹⁴ », rajoute-t-il. Ce qu'il appelle la bonne interprétation.

En somme, l'efficace de l'acte se constaterait à rebours par la saisie de l'occasion de celui qui la rencontre ; là où l'acte serait débarrassé de son surcroît de maîtrise et de certitude et l'interprétation prompt à la découpe de l'enveloppe des dits à y révéler l'a (l'os).

À terme, lenteurs et incapacités à conclure participent à ce que l'acte vienne y opérer. Bonne pioche pour le psychanalyste et l'homme politique à ceci près que l'homme politique non averti, sans véritable clinique de l'action politique, tend à pervertir l'acte pour un usage et un but qui se rapporteraient à l'idéal ou aux idéaux soutenus par les rejets de la pulsion de mort, ou pire viser la jouissance de l'Autre à s'en vouloir l'instrument et l'auteur. Nonsans angoisse suscitée.

C'est ici que se séparent homme politique et psychanalyste : d'un acte commun aux visées distinctes.

Le propos d'aujourd'hui tend à concerner le meneur bien plus que l'homme politique. Ce meneur qui saisit l'opportunité et la conjoncture à l'envers de l'analyste, afin de répondre à cette

¹¹ S. Freud, *Psychanalyse et théorie de la libido*, RIP, Vol. II, PUF, 1985, pp 51-78

¹² J. Lacan, *Le Séminaire XIV, La logique du fantasme* (10 mai 1967), inédit.

¹³ S. Freud, *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*, RIP, vol 2, Paris, PUF, 1985, p.231-268, p. 234

¹⁴ J. Lacan, *Le Séminaire livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, 1954-55, Paris, Seuil, 1978

autre sentence que « *la fin justifie les moyens.* »

« *Le meneur de la foule incarne toujours le père primitif tant redouté, la foule veut toujours être dominée par une puissance illimitée, elle est au plus haut degré avide d'autorité ou, pour nous servir de l'expression de M. Le Bon, elle a soif de soumission. Le père primitif est l'idéal de la foule qui domine l'individu, après avoir pris la place de l'idéal du moi.*¹⁵ »

Et de rajouter :

[...] « *il faut que le sujet qui subit la suggestion soit animé d'une conviction qui repose, non sur la perception ou sur le raisonnement, mais sur une attache érotique.* »

Ce besoin d'autorité des masses plongées dans le malaise que relève Freud, permet la mise en place d'une individualité en position d'idéal du moi. Reprenons cette analyse au principe de la communauté définie ou entendue comme ce qui fait « comme Un ». Les traits ou les propos du meneur peuvent s'habiller de la vertu d'apaiser les souffrances communes engendrées par la « nostalgie du père », qu'à condition qu'aucun ne puisse prendre cette place mais supposer plutôt une autorité que personne ne possède. Freud relève que la figure du grand homme vient en place de celle recherchée en vain à même d'atteindre à la dimension divine qui « *en autorisera plus d'un à se hausser jusqu'à l'absence de scrupules.*¹⁶ »

Voilà le « Sans scrupules », celui qui, sans cailloux dans la sandale, ni symptômes, s'élève à l'indignité de la Chose publique, d'une position de pouvoir, aux assises de la tyrannie.

La question de ce savoir détenu par un seul qui saurait (qui sait) mieux lire que tout autre - à interpréter au moment opportun une conjoncture, une contingence, un instant hors sens, qui déroutent la communauté et résonne comme source du malaise - serait ici perçu comme instant crucial et électif de cet homme. À quoi s'articule alors des éléments de réalités, des exemples concrets détachés de tout contextes, des bribes elles-mêmes prises comme savoir absolu à venir illustrer l'interprétation ou lui donner consistance. Un signifiant tout seul peut faire office de savoir absolu sur le versant du cri de ralliement, d'allégeance et/ou de reconnaissance. De ces révélations, de cette exemplarité ou de cet héroïsme, l'obéissance et la croyance n'ont plus qu'à s'y amarrer. L'adepte dépose alors sa grandeur et son héroïsme au pied du chef, revêtant les habits de l'investi et du missionné au nom d'Un. Cette aptitude à déchiffrer, à interpréter les énigmes ou de donner un sens à des menaces ou de proférer des solutions à des conjonctures politiques données, nourrissent l'allégeance à l'Un.

Rappelons le propos de Lacan (Sém II, p. 25-26) quant au savoir organisé des hommes politiques qui les consacrent comme tels, porteurs d'une vérité qui échappe à un savoir établi reconnu par ceux qui s'y réfèrent comme à un idéal révélé.

« *Qu'y a-t-il de plus bête que le maître primitif ?* demande Lacan. Et d'y répondre : « *C'est le vrai maître.* »

« *Nous avons tout de même vécu assez longtemps pour nous apercevoir de ce que ça donne quand ça les reprend, les hommes, l'aspiration à la maîtrise ! C'est quelque chose que nous avons vu pendant la guerre, erreur de politique de la part de ceux qui avaient dans leur idéologie de se croire les maîtres, de croire qu'il suffit de tendre la main pour prendre quelque chose, le saisir.*¹⁷ »

Cet énoncé sur le vrai prend valeur de vérité et d'absolu en réponse au trou du savoir (dans le symbolique) et répond à l'effroi d'une rencontre dans le réel. Ce « vrai » dont parle Lacan n'est que le produit issu des contradictions et des divisions sociales et politiques telle l'expression d'une

¹⁵ S. Freud, *Psychologie collective et analyse du moi*, Essais de psychanalyse, Paris, Éd. Payot, p. 58.

¹⁶ S. Freud, *Le Malaise dans la culture*, œuvres complètes, XVIII, Paris, PUF, 1994, p. 207

¹⁷ J. Lacan, Le Séminaire II, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, 1954-55, Paris, Seuil, p. 25-26

conjoncture incompréhensible, hors sens, indéchiffrable pour la majorité des hommes qui la vivent. Lacan parle alors de « *l'orthodoxie d'un moment* » articulée au destin pulsionnel et à l'investissement libidinal de cet individu « meneur ».

« *Toute orthodoxie suppose à l'horizon un « pour tous » qu'il convient d'orienter par la garantie de la seule opinion vraie.*¹⁸ »

L'hérésie d'une orthodoxie momentanée en ce que la vérité de l'Un ne relève d'aucune *épistémé* favorise la fascination comme toutes les craintes imaginaires face au suspens du temps et à l'absence de durée. Le discours fanatique ne permet pas la césure temporelle qui permettrait le passage et l'ouverture sur un autre moment mais maintiendrait le suspens, l'effroi et le vertige auprès des disciples et de la communauté. Outre l'absence d'un savoir organisé inscrit dans une temporalité, l'imaginaire de la croyance ne cesse de croire à partir du signifiant tout seul (injonctif ou « adhésif ») et la conviction de se renforcer (fanatisme, *fakenews*, théories du complot...).

L'Un se trouve alors en position d'idéal du moi. La recherche de sécurité absolue, la demande de protection sans limite, la disparition du sentiment de culpabilité et de la honte sont autant de points qui ouvrent la voie à l'agressivité. Ce cortège ne se déplace pas sans le conservatisme de la pulsion octroyant une place au culte du Un toutseul, à la purification et à la ségrégation.

Aussi glaçante que le gel de signifiants, l'impossible satisfaction de la pulsion joue sa partie...monolithe, exigeant à tout prix la disparition de ce qui fait mouvement et révélant sans cesse son expression sanguinaire dans le champ des illusions et notamment, celui de la politique.

¹⁸ E. Laurent, *Lacan, hérétique*, In., La Cause freudienne N° 79, 2011, pages 197 à 204.